



HAL
open science

Les modes de représentation de la mort et leurs enjeux dans la construction de l'événement

Alain Rabatel, Marie-Laure Florea

► **To cite this version:**

Alain Rabatel, Marie-Laure Florea. Les modes de représentation de la mort et leurs enjeux dans la construction de l'événement. *Questions de communication*, 2011, 20, pp.7-18. halshs-00773317

HAL Id: halshs-00773317

<https://shs.hal.science/halshs-00773317>

Submitted on 18 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIE-LAURE FLOREA

Interactions, corpus, apprentissages, représentations, CNRS
Université Lumière-Lyon 2, ENS-Lyon
mlfloreafree.fr

ALAIN RABATEL

Interactions, corpus, apprentissages, représentations, CNRS
Université Lumière-Lyon 2, ENS-Lyon
Alain.Rabatel@univ-lyon1.fr

LES MODES DE RE-PRÉSENTATION DE LA MORT ET LEURS ENJEUX DANS LA CONSTRUCTION DE L'ÉVÉNEMENT

Ce texte a deux objectifs : cadrer la problématique de l'évocation de la mort et les contributions du dossier et établir un bilan (un rapport d'étape, si l'on veut) de l'ensemble des contributions des livraisons 19 et 20 de *Questions de communication*, consacrées aux re-présentations¹ médiatiques de la mort.

Évoquer la mort

« Évoquer la mort » relève d'une problématique relativement différente de celle qui sous-tendait la livraison précédente, laquelle s'intéressait aux moyens utilisés

¹ Les enjeux de la notion de re-présentation ont été présentés dans l'introduction de la précédente livraison (Rabatel, Florea, 2011 : 8-10). Nous y reviendrons *infra*.

pour « annoncer la mort » et à leurs enjeux. En effet, il s'agit encore, dans cette livraison comme dans la précédente, de dire et de montrer la mort, mais ce n'est souvent pas le cadrage principal donné à l'événement : ici, l'objet essentiel est d'expliquer la survenue du décès en tentant d'en circonscrire les raisons. Si l'on voit dans la mort un processus biologique de disparition naturelle et inéluctable d'un organisme vivant, cela peut sembler avoir un côté absurde. Cependant, l'évocation de la mort porte précisément sur des morts dont la manifestation paraît souvent dérangement, voire scandaleuse, dans la mesure où ces morts-là donnent l'impression de pouvoir être évitées, comme dans le cas des conflits individuels, familiaux ou collectifs, ou encore dans des décès où le processus de la mort a pu être modifié en fonction d'une intervention humaine, comme dans les cas d'euthanasie, de suicide... En d'autres termes, évoquer la mort, c'est tenter d'évoquer la part de la responsabilité humaine, personnelle ou collective dans le déroulement d'un processus qui est certes un terme inéluctable mais que l'action humaine peut rendre plus ou moins proche, plus ou moins douloureux, plus ou moins (in)acceptable.

Si l'articulation entre les deux livraisons se fait sur l'opposition entre « annoncer » et « évoquer », c'est aussi parce que la nature de la mort qui y est représentée diffère : certaines morts semblent plus propices à être « annoncées », pour ce qu'elles sont, et pour la vie à laquelle elles mettent fin, alors que les morts qui font l'objet de cette livraison donnent lieu à un traitement différent – plus analytique, plus critique – concernant la survenue du décès. Alors que les morts « annoncées » analysées dans les contributions du volume 19 étaient globalement des morts individuelles, celles « évoquées » ici sont plus fréquemment des morts collectives, en particulier dans les quatre contributions de la première partie, portant sur des morts survenant lors de conflits. Par ailleurs, tandis que les morts « annoncées » sont la plupart du temps des morts naturelles, les morts « évoquées » bouleversent le cours normal de la vie ; elles sont des morts auxquelles on ne s'attend pas. Ceci implique la présence d'un bourreau (au sens propre ou au sens figuré : il peut s'agir de la personne qui tient l'arme, mais aussi de la cause directe ou indirecte de la mort, à l'instar d'une catastrophe naturelle, ou de la pression professionnelle subie par un salarié...) : la mort est alors le lien qui unit les deux figures indissociables de la victime et du bourreau, en relation spéculaire l'une avec l'autre, relation qui est souvent au cœur des représentations médiatiques de ce type de mort.

Les morts évoquées trouvent surtout leur place dans deux grandes rubriques médiatiques : les pages internationales et les pages société. C'est cette distinction qui a présidé à l'organisation du présent volume. Ainsi les quatre premières contributions analysent-elles la représentation de morts survenues lors de conflits nationaux ou internationaux. Agnès Devictor s'intéresse d'abord aux images de la mort des combattants de la guerre Iran-Irak dans la presse iranienne, notamment dans le quotidien *Johmuri-ye eslâmi*, très proche du pouvoir. En temps de guerre, il est d'usage de ne pas représenter la mort de ses propres soldats.

Or, cette guerre s'inscrit dans un contexte idéologique particulier, dans lequel la mort en martyr est valorisée. L'article recense les stratégies mises en place par la presse iranienne pour dépasser cette tension entre logique d'information et logique de propagande. François Robinet propose une analyse des documents photographiques des conflits des Grands Lacs dans les médias français. L'étude des formes très diverses de représentations de la mort et de leur lien avec les phases des conflits lui permet de mettre en évidence les enjeux successifs qui sous-tendent la construction médiatique de l'événement, en fonction des évolutions du conflit sur le champ de bataille et de la guerre idéologique à laquelle participent les images. Yeny Serrano se penche sur les représentations de la mort des civils et des combattants en Colombie dans les journaux télévisés locaux. Elle s'attache notamment à en déterminer les enjeux stratégiques dans un contexte de guerre civile : la lecture du conflit proposée par ces médias de masse invite à légitimer la guerre et à discréditer l'adversaire, notamment par le biais du cadrage retenu et des choix dénominatifs. Enfin, Valérie Gorin propose une vision plus globale de ces représentations, par l'analyse des mises en scène visuelles et discursives de la mort des civils dans la seconde moitié du XX^e siècle, dans la presse magazine internationale. La comparaison entre la couverture médiatique de quatre crises humanitaires, entre 1967 et 1994, la conduit à s'interroger sur les éventuelles évolutions dans les représentations médiatiques de la mort, mais aussi sur notre rapport à la souffrance des autres, proche ou lointaine.

Les trois contributions suivantes portent sur les représentations de la mort figurant dans la rubrique « Société ». Denis Guthleben présente une analyse de la mort aux États-Unis vue par la télévision française. Décès de célébrités, faits divers à l'issue fatale, peine de mort, attentats terroristes : la mort américaine, telle qu'elle est (sur)représentée sur les petits écrans français, est plurielle et surtout révélatrice de l'image que la France se fait de son voisin d'outre-Atlantique, mais également de la relation que nous entretenons avec la mort de l'autre et avec notre propre mort. Pascal Hintermeyer s'intéresse au traitement de l'euthanasie dans la presse : à partir de l'analyse d'un corpus d'articles du journal *Le Monde*, parus entre 1998 et 2010, il met en évidence un certain nombre de procédés discursifs et de schèmes d'interprétations qui caractérisent le discours sur l'euthanasie, au croisement entre mise en scène de quelques cas très médiatisés et réflexion globale sur l'euthanasie, en relation avec la question de la fin de vie en général, et, notamment, celle des soins palliatifs. Enfin, Alain Rabatel explore les représentations médiatiques d'une des morts les plus taboues, le suicide en lien avec le travail. L'analyse d'un corpus d'articles de journaux portant sur les suicides de salariés de France Télécom de la fin de l'été 2009 montre un tournant dans le traitement médiatique des suicides : à partir de cette date, les représentations des suicides se modifient (inscription de chaque suicide dans une série, recours à l'hyperstructure, discours explicatif plutôt que narratif), dépassant ainsi l'approche émotionnelle et psychologisante des drames particuliers pour mettre en question un certain mode d'organisation du travail.

Les représentations médiatiques de la mort, entre permanences et évolutions

Nous souhaitons maintenant dresser le portrait des représentations de la mort dans les médias d'information, à la lumière des quatorze contributions présentées dans ces deux livraisons de *Questions de communication*. Nous tenterons de déterminer quelles morts sont représentées, puis comment elles le sont, avant de nous pencher sur les variables sémiotiques et pragmatiques qui influencent les modalités de représentation de la mort. Ensuite, nous analyserons le lien entre la représentation et la construction de l'événement. Enfin, nous nous attacherons à faire le bilan des évolutions dans le traitement médiatique de la mort que ces deux livraisons auront mis en lumière, comparativement aux travaux antérieurs sur le sujet, dont l'introduction du précédent volume donnait un aperçu.

Types de morts représentées

Dans l'introduction de la livraison précédente, nous avons présenté les trois modes d'appréhension de la mort distingués par Vladimir Jankelevitch (1994) : « mort en première personne », « en deuxième personne » et « en troisième personne ». Nous avons l'ambition de déterminer quels modes d'appréhension de la mort se rencontrent le plus souvent dans les médias. Il ressort de ce double dossier que les médias d'information accordent une place massive à la mort en troisième personne, la mort de l'autre. En effet, l'altérité est au cœur des représentations médiatiques de la mort, que cette altérité soit culturelle (Denis Guthleben), géographique (François Robinet, Valérie Gorin) ou sociale (Benoît Lafon, Françoise Hammer, Adeline Wrona, Marie-Laure Florea). Ainsi la mort qui est représentée dans les médias est-elle avant tout celle qui ne nous atteindra pas, nous, le commun des mortels, qui lisons les journaux ou regardons la télévision. Comme le souligne Michel Schneider, cité dans un article de *Libération*² sur le tabou qui entoure la mort : « Les représentations de morts violentes sur nos écrans sont précisément des écrans à la mort ordinaire. Le spectateur regarde ces images en se disant : je ne mourrai pas comme ça, donc, je ne mourrai pas du tout ». Ainsi les représentations de la mort sont-elles parcourues par une dimension anthropologique : il s'agit d'appriivoiser sa propre mort au travers de la mort de l'autre, celle qui ne peut pas nous atteindre.

Dans l'introduction de la livraison 19, nous reprenons également la distinction opérée par Vladimir Jankelevitch (1977) entre trois temporalités de la mort : la « mort en deçà de la mort », la « mort dans l'instant mortel » et la « mort au-delà de la mort ». Nous nous étions alors donné pour but de déterminer dans quelle mesure les médias d'information font place à ces trois temporalités du rapport

² « La mort, un mot tabou qui a la vie dure » (Hajdenberg M., *Libération*, 02/11/04 : p. 32).

à la mort³. En définitive, on constate que ce qui est représenté dans ce cadre, c'est rarement la mort dans l'instant mortel, temporalité la plus brute et la plus directe, hormis dans quelques cas marginaux, par exemple, le crime en train d'être perpétré, dans des faits divers sanglants aux États-Unis, lorsqu'il est filmé par les caméras de surveillance (Denis Guthleben) ou bien des meurtres en direct sur l'internet (Sophie Pène). Quoi qu'il en soit, ces représentations de la mort dans l'instant mortel semblent aller de pair avec les évolutions technologiques qui permettent de capter des images plus aisément qu'il y a quelques années et de leur offrir ensuite une large diffusion. La mort au-delà de la mort apparaît plus souvent, et ce, notamment dans le cas de la mort de masse, de la mort anonyme (nous reviendrons *infra* sur les raisons qui conduisent à cette représentation du corps) : c'est le cas de la représentation (linguistique ou iconique) des charniers, ou du corps ensanglanté de la jeune Neda, tuée lors d'une manifestation, qui a circulé sur l'internet (Pène, 2011). Par ailleurs, le temps de la mort en deçà de la mort (en particulier le *moribundus*, le temps qui précède immédiatement la mort, le temps de l'agonie, plus ou moins longue) occupe une place prépondérante dans les médias. En effet, les représentations de la mort figurent souvent des morts en puissance, à l'instar de cette photographie d'un enfant rwandais atteint de choléra que la légende voue à une mort certaine (François Robinet), ou encore des images de combattants iraniens photographiés avant de partir au combat, et qui sont déjà considérés comme des martyrs, tant leur sort est scellé d'avance (Agnès Devictor). Plus largement, les médias représentent des « morts en attente », comme c'est le cas des personnes qui souhaitent bénéficier d'une euthanasie (Pascal Hintermeyer) ou les personnes se trouvant dans le couloir de la mort (Denis Guthleben). Ainsi, paradoxalement, les morts représentés dans les médias sont-ils souvent encore vivants.

Au-delà de cette typologie des temporalités de la mort représentée dans les médias, un constat s'impose : ce n'est pas seulement la mort qui est représentée, c'est aussi la vie qui apparaît en trame de fond – voire au premier plan. La vie mise en scène peut être celle du disparu qui est souvent montré de son vivant, dans la fleur de l'âge (Sophie Pène, Adeline Wrona, Françoise Hammer, Marie-Laure Florea) ou dans les moments de souffrance (Pascal Hintermeyer, Alain Rabatel). Comme le dit Denis Guthleben, « la télévision n'est pas un mausolée : elle n'invite pas à s'incliner devant un corps inerte mais devant un corps plein de vie ». La vie peut également s'insinuer lorsque sont représentées des personnes qui ont frôlé la mort mais en ont réchappé, comme les rescapés d'attentats ou de massacres (François Robinet), ou encore des condamnés à mort qui ont échappé au dernier moment à la peine capitale, à l'instar de Kirk Bloodsworth (Denis Guthleben). Enfin, les représentations de la vie peuvent parfois venir remplacer les représentations de la mort. La représentation se

³ Tout en conservant la tripartition initiale de V. Jankelevitch, nous prenons quelques libertés par rapport au contenu de ses catégories que nous réduisons ici à une distinction temporelle avant/pendant/après le décès.

fait alors re-présentation, ainsi que le montre Sophie Pène dans son analyse du fonctionnement de *Facebook*, qui fait parfois apparaître comme « vivantes » des personnes décédées, donnant peut-être lieu à une nouvelle dimension dans la temporalité de la mort, une sorte de « vie » au-delà de la mort. C'est également ce que met en évidence Adeline Wrona : « Parler de la mort, c'est surtout parler de la vie : celle qu'aurait pu vivre la célébrité dans cet espace de temps qui nous sépare de lui ».

Modalités de la représentation

Les façons dont la mort est représentée sont très diverses : il existe un *continuum* entre silence et insistance, la mort peut être tue, euphémisée, montrée, amplifiée. Il y a un constant va-et-vient entre les deux extrêmes, entre l'exhibition et l'occultation, l'atténuation et l'excès. L'atténuation se fait par divers moyens : l'euphémisation est la forme d'atténuation qu'on attendrait le plus, mais qu'on trouve finalement assez peu, hormis dans les avis de décès (Françoise Hammer). La principale figure d'atténuation est la métonymie, extrêmement répandue. Tout peut faire métonymie : la mort peut tout d'abord être figurée par celui qui la donne, par exemple le militaire armé (Valérie Gorin), ou bien par l'objet qui la cause, comme la chaise électrique (François Guthleben) et ce, même si la chaise électrique n'est plus employée depuis plusieurs années pour l'exécution des condamnés à mort, la métonymie s'étant stéréotypée. La mort peut aussi être signifiée par le biais du lieu où elle est survenue, voire va survenir : le mur du pénitencier, le sang qui tache le sol, le dessin du corps à terre – tracé par la police –, et qui demeure une fois le corps enlevé, etc. De façon plus générale, la mort dans les médias entretient un lien très fort avec le symbole, qu'il s'agisse du cercueil (Benoit Lafon) ou encore de la tulipe ensanglantée représentant les martyrs iraniens (Agnès Devictor). Parfois, la relation de signification s'inverse, et c'est le corps qui symbolise quelque chose, comme si la monstration du corps mort n'était possible que lorsqu'il ne vaut pas pour lui-même, qu'il ne dénote pas mais connote une réalité supérieure, à l'instar des corps des combattants ennemis qui sont un trophée de guerre (Yeny Serrano), du corps démembré des combattants iraniens symbole du martyr qu'ils ont enduré (Agnès Devictor), des cadavres figurant l'innocence martyrisée (Valérie Gorin), ou du visage défiguré de Chantal Sébire, emblématique de son combat pour l'euthanasie (Pascal Hintermeyer). Ainsi les représentations de la mort sont-elles chargées d'une forte valeur symbolique, le mort pouvant être aussi bien ce qui est symbolisé que ce qui symbolise.

À côté de ces représentations euphémisantes, on trouve des représentations hyperboliques de la mort. Cette amplification peut être due à la fréquence de la représentation qui, d'une part, est augmentée lorsqu'un même événement est dit et/ou montré plusieurs fois : Denis Guthleben résume ainsi la rediffusion à l'envi des images des attentats du 11 septembre par l'élégante formule : « Pour

chaque mort physique, plusieurs morts cathodiques ». D'autre part, la fréquence peut être augmentée lorsque plusieurs morts se succèdent et sont mises en scène consécutivement : c'est le cas dans la répétition au fil des jours du nombre de morts, par exemple dans le cas d'une guerre (Yeny Serrano) ou d'une série de suicides (Alain Rabatel), ou encore dans l'alignement des avis de décès ou des nécrologies qui peut s'apparenter à un cimetière médiatique (Françoise Hammer, Marie-Laure Florea, Adeline Wrona). Mais, au-delà de la fréquence, cette amplification peut tenir à l'intensité de la représentation, qui passe souvent par des mots très forts (Yeny Serrano analyse avec justesse l'emploi du mot « massacre »), ou par une course au nombre de morts (tsunami, *Twin Towers*, grippe A), réactualisé chaque jour avec un chiffre toujours croissant.

Variables sémiotiques et pragmatiques

Divers facteurs sont susceptibles d'influencer les modalités des représentations de la mort, notamment l'opposition entre texte et image, le profil du défunt et la nature du média. La variable sémiotique joue un rôle essentiel : on observe une opposition entre des représentations discursives relativement crues et des représentations iconiques euphémisantes. Toutes les contributions dont le corpus est issu des médias traditionnels (presse, télévision) et constitué de matériau à la fois discursif et iconique vont dans ce sens : autant la mort peut être dite de façon plutôt directe, y compris parfois dans des détails crus voire sordides, autant la mort n'est pas montrée telle quelle à l'image, à de rares exceptions près, qui sont très significatives.

La seconde variation concerne le défunt : toutes les morts ne se valent pas. Il ne s'agit pas seulement de la macabre loi du mort kilométrique, selon laquelle les défunts proches bénéficieront d'une plus grande couverture médiatique. Il se trouve aussi que certains types de défunts sont associés à certains types originaux de formes médiatiques : la mort des personnalités remarquables est ainsi traitée de façon spécifique (Lafon, Freyssinet-Dominjon, 2001 ; Delporte, 2000). Parmi une même « catégorie » de défunts, tous ne bénéficieront pas de la même couverture médiatique : Alain Rabatel étudie les suicides dans les entreprises, mais qu'en est-il des suicides dans la fonction publique, ou des suicides en prison, qui semblent marqués d'un tabou au sein du tabou ? Assurément, le profil du défunt joue un rôle central dans les représentations de la mort auxquelles son décès donnera lieu.

Enfin, la nature du média est aussi une variable importante : en premier lieu, il existe une spécificité forte des nouveaux médias (*blogs*, réseaux sociaux) par rapport aux médias traditionnels, spécificité sur laquelle nous reviendrons de façon plus détaillée ci-dessous. D'après les contributions présentées ici, il semble que les représentations de la mort diffèrent peu entre leur forme télévisée et leur forme journalistique, en dehors des différences inhérentes à ces deux médias. En revanche, c'est le lieu de la représentation par rapport au lieu de

l'événement qui va modifier les représentations, en affectant le point de vue porté sur l'événement : les représentations de la mort dans les conflits sont fort différentes lorsqu'elles sont le fait de médias locaux (Yeny Serrano, Agnès Devictor) ou extérieurs (François Robinet). D'ailleurs, lorsque ces représentations ont lieu dans des médias extérieurs mais malgré tout impliqués dans le conflit, les modalités de la représentation se modifient, comme le montre bien François Robinet qui met en évidence le point de vue particulier que la France porte sur le conflit rwandais, eu égard à son implication militaire et humanitaire.

Re-présentation et re-construction de l'événement

On sait depuis longtemps (e.g. Veron, 1981) que le réel n'est pas reflété par les médias, mais que ce sont les médias qui créent le réel. C'est ce que nous souhaitons souligner en parlant de re-présentation avec un tiret, comme nous l'avons développé dans l'introduction de la précédente livraison : la re-présentation contribue à modifier, façonner, (re)construire l'événement, et des interactions complexes se tissent entre les deux. Concernant la mort, la mise en discours contribue à construire l'événement dans la mesure où elle s'efforce de lui donner un sens, souvent en l'insérant dans une trame narrative. Les représentations médiatiques de la mort passent souvent par le récit, qui peut prendre deux formes principales. D'abord, lorsque le genre médiatique vise à annoncer la mort (dans les articles de la livraison 19), il s'agit généralement d'une mort unique, personnelle, et c'est la vie qui est mise en récit. Tel est le cas dans les nécrologies, dont une grande partie est constituée par la biographie du défunt (Marie-Laure Florea). C'est le cas aussi dans les nouveaux médias : Sophie Pène montre bien que, suite au décès du titulaire d'une page *Facebook*, ses proches opèrent une sélection parmi les photographies qu'il avait publiées sur sa page : l'élimination de certains clichés et la réorganisation de ceux conservés constitue déjà un embryon de récit. En revanche, dans les genres médiatiques qui évoquent la mort, c'est la mort elle-même qui est d'ordinaire mise en récit. Les morts évoquées sont souvent mises en perspective par rapport à une chronologie dans laquelle elles s'inscrivent, chronologie souvent construite dans la durée par les médias, qui traitent presque l'événement sous la forme d'un feuilleton (voir, par exemple, la sérialité soulignée par Alain Rabatel). Pascal Hintermeyer désigne ce procédé discursif qui consiste à présenter les faits comme liés entre eux par une relation de causalité la « conjonction significative », classique dans les articles ayant trait à l'euthanasie. Cette volonté de redonner du sens par le biais de la mise en récit se lit également dans les représentations iconiques de la mort : François Robinet montre la dramatisation à l'œuvre dans les documents photographiques mettant en scène le conflit rwandais, qui ne se contentent pas de représenter un instant donné mais s'insèrent dans une trame narrative. La mise en récit est donc centrale dans l'appréhension de l'événement et sa représentation. La reconstruction qui y est à l'œuvre vise à transformer les faits, à donner au(x) mort(s) une bonne mort, une belle mort, en tout cas une mort qui a du sens.

L'événement se situe alors parfois ailleurs, non plus dans le décès qui donne lieu à l'article, mais dans les tentatives d'explication, d'interprétation, de recherche de solutions qui accompagnent les représentations de la mort, en particulier lorsqu'il semble que l'homme puisse influencer sur le devenir humain, ce qui est le cas pour certaines morts (dans les conflits sociaux ou militaires) ou certaines formes de mort (souffrantes, dégradantes, dans les cas de demande d'euthanasie ou de suicide) qui paraissent pouvoir être évitées. Dans ce cas, la mise en récit n'opère plus seule, l'inclusion de séquences informatives (infographies, etc.) ou argumentatives (interviews, etc.) élargit la focale de l'analyse, en inscrivant le fait individuel de la mort dans un cadre plus large, plus abstrait, allant jusqu'à s'interroger sur les moyens d'éviter les drames.

Cette reconstruction par les médias fait que, parfois, la représentation se dédouble : l'événement est déjà prévu comme une représentation, une mise en scène pensée pour être ensuite représentée dans les médias, ce qui, lorsque le phénomène est poussé à l'extrême, peut donner lieu à une instrumentalisation de la mort. Ainsi, lors des enterrements destinés à être retransmis à la télévision, les funérailles s'organisent autour des caméras et sont prévues pour la diffusion à l'écran (Benoît Lafon). C'est le même phénomène qui affecte certaines morts par euthanasie, dans lesquelles le malade fait de son acte un geste militant, donné en spectacle en vue d'une médiatisation supposée, pour tenter de convaincre le public de la justesse de la cause de ceux qui plaident pour une légalisation de l'euthanasie (Pascal Hintermeyer). C'est également le cas dans la mise en scène du suicide, lorsqu'il est prévu pour être spectaculaire, comme cette jeune femme salariée de France Telecom qui se défenestre (Alain Rabatel), ou celle de la mise à mort (comme celle du condamné à mort John Taylor qui demande à être fusillé, afin que son exécution soit plus retentissante). Dans ces cas-là, l'événement semble être en lui-même une représentation, dont les détails sont prévus pour le traitement médiatique qui en sera fait. L'essor des nouveaux médias en ligne accentue ce phénomène : la diffusion des images étant de plus en plus facile et rapide, le déroulement des événements se trouve fréquemment modifié par la présence des objectifs. Les événements sont même parfois créés de toutes pièces pour les médias, comme les exécutions d'otages, mises en spectacle spécialement pour leur diffusion médiatique. Il n'y a plus alors uniquement instrumentalisation d'une mort dont la survenue ou les modalités auraient été prévues en fonction des représentations médiatiques qui en seront faites : dans ce cas extrême, la mort n'existe que parce qu'elle sera représentée par les médias.

Évolutions

Pour finir, nous voudrions examiner les évolutions récentes dans les représentations médiatiques de la mort. D'abord, nous souhaiterions revenir sur une des évolutions supposées du rapport à la mort : plusieurs auteurs (par exemple Walter, 1994 ; Legros, 2006) soutiennent que les discours contemporains sur

la mort ont radicalement changé, jusqu'à faire tomber le tabou qui l'entourait. Certes, les pratiques sociales et médiatiques ont probablement évolué dans le sens d'une monstration plus importante de la mort : par exemple, le salon de la mort qui s'est tenu à Paris en avril 2011 participe d'un retour de la mort dans la sphère publique, et la diffusion d'images de décès en direct sur l'internet montre que les limites de ce qui peut être dit ou montré ont reculé. Toutefois, il semble inexact, au vu des contributions de ces livraisons, de dire que la mort s'est banalisée : effectivement, il y a des évolutions, mais le tabou qui frappe la mort se maintient, même s'il se déplace. En effet, il y a toujours des morts qu'on ne montre pas, des choses qu'on ne dit pas ; par exemple, on ne dit pas de mal des morts (Marie-Laure Florea, Adeline Wrona, Benoit Lafon). Et si l'on voit désormais des corps, en revanche, hors cas très exceptionnels, on ne montre pas l'acte de donner la mort (François Robinet, Yeny Serrano, Valérie Gorin) ; on ne voit pas non plus n'importe quels corps, puisque les corps identifiables ou démembrés ne sont pas montrés (Agnès Devictor, Yeny Serrano, Valérie Gorin). Ainsi y aurait-il plutôt un déplacement qu'une disparition du tabou qui entoure la mort et ses représentations médiatiques, ce que confirme le livre de Folker Hanusch (2010), sa synthèse très complète sur les représentations de la mort dans les médias d'information parvenant aux mêmes conclusions.

En dehors de ces changements concernant les limites de ce que l'on peut dire ou montrer dans les discours sur la mort, l'évolution majeure de la dernière décennie concerne l'émergence des nouveaux médias, qui s'accompagne d'un renouveau dans les représentations de la mort. Comme nous le pressentons, les mutations technologiques de ces dernières années ont suscité d'importantes modifications dans les pratiques médiatiques de représentations de la mort. Ceci concerne en premier lieu la forme de mort qui est donnée à voir dans les médias : la mort des proches, voire la mort de soi se font une place dans l'espace médiatique (Françoise Hammer, Sophie Pène, Adeline Wrona). Semblables mutations affectent encore les modalités de cette représentation, notamment en matière de documents iconiques, eu égard à la facilité de captage et de diffusion des images animées permise par l'apparition de la numérisation des vidéos. Mais les nouvelles pratiques médiatiques concernent aussi les médias « classiques » : comme on l'a vu, cet « irréprésentable » qu'est la mort fait bouger les pratiques des médias. C'est ainsi que le développement des hyperstructures journalistiques (Marie-Laure Florea, Alain Rabatel) ou du *split screen* à l'écran (Benoit Lafon) permet de donner à voir ce qui ne pourrait pas être représenté par un plan simple : plus que le signe d'une évolution des formats médiatiques, ces mutations sont significatives d'une volonté de multiplier les points de vue sur la mort ou le mort.

Par ailleurs, ce renouveau des représentations de la mort dans les médias correspond à un renouvellement des rituels : les rituels accompagnant la mort sont de moins en moins présents dans la sphère privée et investissent les médias. La mort n'est donc plus apprivoisée par la mort des proches (dont le décès est

relégué hors du cercle familial), mais par la mort de l'autre. En effet, dans les médias traditionnels, c'est généralement de la mort de l'autre dont il est question, et cette altérité peut tenir à la vie du défunt, qui n'est pas celle de Monsieur-tout-le-monde (cas des nécrologies, de la diffusion télévisée des funérailles), ou bien à la mort du défunt, qui n'est pas non plus classique (cas des faits divers, des guerres, des catastrophes, etc.). Ainsi est-ce souvent cette mort en troisième personne représentée dans les médias d'information qui est, dans nos sociétés occidentales, une des premières façons d'appréhender la mort, celle des autres et la nôtre à venir.

Ici aussi les pratiques des nouveaux médias viennent bouleverser ce fonctionnement : là où les médias traditionnels sont tournés vers le sensationnalisme (les représentations de la mort y montrant nécessairement quelque chose d'exceptionnel – voir Moeller, 1999), les nouveaux médias jouent plutôt la carte de la proximité. C'est cette exigence de proximité qui modifie les modalités de représentation de la mort : alors que dans les médias traditionnels, la mort représentée est celle de l'autre, les nouveaux médias donnent à voir une mort dans laquelle nous sommes susceptibles de nous projeter. D'ailleurs, il y a matière à interroger les catégories traditionnelles, qui placent la frontière entre les représentations fictionnelles et non fictionnelles de la mort dans les médias, typologie généralement retenue dans les recherches sur le sujet, y compris dans ce double dossier. Et pourtant, les représentations non fictionnelles de la mort dans les médias traditionnels présentent peut-être plus de similitudes avec les représentations fictionnelles de la mort qu'avec les celles de la mort dans les nouveaux médias : là où les premiers proposent des représentations « déréalisantes » de la mort, d'après la formule de Louis-Vincent Thomas (1991), à l'instar de ce que l'on a observé dans les médias traditionnels, les seconds mettent plus volontiers en scène la mort d'un alter ego. Finalement, ce parallèle entre les représentations fictionnelles et non fictionnelles de la mort mériterait certainement d'être creusé.

Références

- Delporte Chr., 2000, « Mise en scène médiatique de la mort de Chaban-Delmas (novembre 2000) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 90, pp. 141-153.
- Devictor A., 2011, « Du cadavre au martyr. La représentation de la mort des combattants dans la presse iranienne lors de la guerre Iran-Irak (1980-1988) », *Questions de communication*, 20, pp. 19-48.
- Florea M.-L., « Dire la mort, écrire la vie. Re-présentations de la mort dans les nécrologies de presse », *Questions de communication*, 19, pp. 29-52.
- Freyssinet-Dominjon J., 2001, « Une mort aux quotidiens », *Sociétés & Représentations*, 12, pp. 89-106.

- Gorin V., 2011, « "Le martyr des innocents" : mises en scène visuelles et discursives de la mort de masse dans les crises humanitaires (1967-1994) », *Questions de communication*, 20, pp. 105-134.
- Gutheleben D., 2011, « La mort aux États-Unis dans l'information télévisée française », *Questions de communication*, 20, pp. 135-154.
- Hammer F., 2011, « Le faire-part de décès et la confrontation avec la mort », *Questions de communication*, 19, pp. 53-72.
- Hanusch F., 2010, *Representing Death in the News. Journalism, Media and Mortality*, Australia, Palgrave Macmillan.
- Hintermeyer P., 2011, « Le Monde de l'euthanasie (1998-2010) », *Questions de communication*, 20, pp. 155-174.
- Jankélévitch V., 1977, *La Mort*, Paris, Flammarion
- 1994, *Penser la mort ?*, Entretiens, recueil établi par F. Schwab, Paris, L. Levi.
- Lafon B., 2011, « Les funérailles télévisées. Confrontation distanciée à la mort et naissance de figures tutélaires », *Questions de communication*, 19, pp. 113-142.
- Legros P., 2006, *La mort au quotidien. Contribution à une sociologie de l'imaginaire de la mort et du deuil*, Ramonville Saint-Agne, Érès.
- Moeller S., 1999, *Compassion Fatigue : How the Media Sell Disease, Famine, War and Death*, New York, Routledge.
- Pène S., 2011, « Facebook mort ou vif. Deuils intimes et causes communes », *Questions de communication*, 19, pp. 91-112.
- Rabatel A., 2011, « La levée progressive du tabou des responsabilités socio-professionnelles dans Les suicides en lien avec le travail à France Télécom (fin août-octobre 2009) », *Questions de communication*, 20, pp. 175-198.
- Rabatel A., Florea M.-L., 2011, « Re-présentations de la mort dans les médias d'information », *Questions de communication*, 19, pp. 7-28.
- Robinet F., 2011, « Voir/ne pas voir la mort. Les représentations photographiques des conflits des Grands Lacs dans les médias français (1994-1997) », *Questions de communication*, 20, pp. 49-78.
- Serrano Y., 2011, « La mort des victimes civiles et des combattants dans les discours d'information des journaux télévisés. Le conflit armé en Colombie », *Questions de communication*, 20, pp. 79-104.
- Thomas L.-V., 1991, *La mort en question*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Veron E., 1981, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Miles Island*, Paris, Éd. de Minuit.
- Walter T., 1994, *The Revival of Death*, London, Routledge.
- Wrona A., 2011, « La vie des morts : jesuismort.com, entre biographie et nécrologie », *Questions de communication*, 19, pp. 73-90.